



DONNER VIE A LA MATIÈRE

Le regard de Carlos MATA est aussi nourri de visages, d'arômes, de danses invisibles, de mains étrangères, de mélodies camouflées, de voix inconnues, de cet autre univers qui demeure au-delà de l'atelier, et qui, par bribes, s'intègre à l'espace lui-même.

Même si ses animaux sont hiératiques et ses villes inhabitables, Carlos Mata a besoin de se repaître de vie et de calmer ses solitudes en reportant tout sur la sculpture qui reste à découvrir. Et ainsi, une après l'autre, il construit son chemin sur cette terre en rêvant d'atteindre le seuil du monde. Le tourbillon extérieur s'atténue dans un atelier où la simultanéité des travaux provoque la sensation qu'après les repos inévitables, la tâche recommence sans cesse et fait appel aux mains.

La sciure collante du poriexpan, les coupeurs qui scient de futures pattes, trompes ou cornes, divisent des corps auxquels ils seront unis. Torses rajeunis par les pores d'où s'égrène la mémoire d'une expérience qui a laissé sa trace et qui provoque l'oubli face à la possibilité d'une nouvelle forme.

Carlos Mata a échangé la médecine contre l'art et les bistouris contre les burins ou les rabots, les fils contre les colles et les mastics. Car l'art ensorcelle face au défi de la capacité de créer, de donner vie à la matière inerte. Parce que l'artiste assainit l'âme en évoquant des rêves, en provoquant des utopies.

Le premier processus de transformation est accompli et la pièce inachevée essaye de conserver sa spontanéité jusqu'à ce qu'à la fin elle sorte de l'atelier vers la forge où elle échangera sa fragilité contre la force poétique du métal. La complicité avec les fondeurs provoque le développement d'un autre langage qui profile et modifie les expressions. Un isotope de plus dans le code dialectique de la pièce. L'entaille satellite sera maintenant vitale, de même que l'ordre dans la digestion. Les liquides de connotations alchimiques provoquent des mutations insoupçonnées. Le défi de l'être face à la matière, la tentation de Vulcain qui sillonne les enfers, la modification tellurique font surgir de nouveaux principes sans ailes de cire.

La purification par le feu qui soustrait seulement ce qui est digne de connaissance, ou la beauté de contenir des portions de lumière dans une chaudière. La force ignée de la sagesse, renversée sur la forme intentionnelle qui contiendra tous les signifiés que chaque regard saura lui accorder.

La technique évolue en même temps que la méthode de travail et la sensibilité est ce qui fait la différence. La nécessité esthétique inhérente à l'être, qui réveille l'audace d'appliquer l'âme à la techné et de créer de l'art, comme réponse à un élan incontrôlable, c'est cela qui produit l'oeuvre. L'espace solide a absorbé les fluides sans contours. Les promenades dans l'atelier se répètent en cherchant des moments ou en provoquant des instants, dans le savoir ou l'ignorance de ce qui sera fait ensuite. Tout fait partie de la coexistence avec la sculpture. Quand on travaille, quand on est devant la matière à traiter, le sentiment de solitude est profond et Carlos Mata essaye de lui transmettre toute l'affection possible. Ce contact produit une stupeur intense, plus encore quand les yeux prennent leur source dans le bout des doigts.

Et évidemment, la magie d'une terrasse imbibée de climat méditerranéen ne pouvait pas manquer, dissimulée au fond d'un ancien atelier d'imperturbable solitude. Comme des lézards au soleil, après le bain d'acides, les sculptures attendent à l'extérieur la trace de l'humidité saline capable de fusionner avec les liquides dont on les a aspergées. Derrière le regard absorbé du spectateur abasourdi devant tant de beauté, réapparaît la solitude de l'artiste, dépouillé de l'objet, après avoir montré ses pensées en public.

Il suit ses pas solitaires, poussé par la nécessité de continuer à représenter ce stimulus inexplicable, en sachant que la sculpture qu'il voulait faire n'existe pas encore.